



Archives de sciences sociales des religions

134 | avril - juin 2006
Varia

Denise Turrel, *Le Blanc de France. La construction des signes identitaires pendant les guerres de religion (1562-1629)*

Genève, Librairie Droz, coll. « Travaux d'humanisme et renaissance » (CCCXCVI), 2005, 256 p.

Willem Frijhoff



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/3636>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2006
Pagination : 147-299
ISBN : 2-7132-2092-0
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Willem Frijhoff, « Denise Turrel, *Le Blanc de France. La construction des signes identitaires pendant les guerres de religion (1562-1629)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 134 | avril - juin 2006, document 134-85, mis en ligne le 12 septembre 2006, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/3636>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Denise Turrel, Le Blanc de France. La construction des signes identitaires pendant les guerres de religion (1562-1629)

Genève, Librairie Droz, coll. « Travaux d'humanisme et renaissance » (CCCXCVI), 2005, 256 p.

Willem Frijhoff

- 1 La reliure agressivement rouge de ce livre contraste violemment avec le sujet de cette étude : le blanc comme signe identitaire de la France. En tant que tel, le pari est réussi. Le lecteur est d'emblée gagné à la conviction de l'auteure que les couleurs sont par excellence, selon le terme de Krzysztof Pomian, des sémiophores, des signifiants objectivés. Plus précisément, la couleur blanche (car assez paradoxalement le blanc, absence de couleur, agit bien comme couleur héraldique positive dans ce contexte, par opposition aux coloris d'autres puissances, tel le rouge espagnol) apparaît comme un produit symbolique de l'État, au même titre que les armoiries, les cérémonies ou les drapeaux. À partir de la fin du XVI^e siècle, la couleur blanche, concrétisée dans l'écharpe blanche, affirme sans conteste l'identité et la présence de l'État de France sur le champ militaire et dans les cérémonies publiques. Mais est-ce bien l'État qui porte cette couleur ? Ne serait-ce pas plutôt la communauté nationale ? En fait, l'étude de D. Turrel réunit deux lignes de recherche qui se croisent et s'éclaircissent sans arrêt : d'une part, sur un plan général, la production symbolique de signes identitaires pendant les guerres de religion par les différents partis en lice, en particulier les communautés catholique et protestante ; d'autre part, et plus précisément, l'appropriation de la couleur blanche par le parti qui s'avère gagnant, et partant le transfert de ce sémiophore sur l'État qui sera investi par ce parti. Quant au premier point, on notera que le blanc est d'emblée perçu comme équivoque et chargé de valeurs symboliques fort diverses. Face à la croix blanche traditionnelle de l'armée royale « nationale », les leaders huguenots exaltent le blanc

comme signifiant de pureté et d'austérité. Au blanc héraldiquement « plein » et politiquement « riche » s'oppose donc un blanc volontairement dépouillé et « pauvre », sinon « vide », tout en étant lourdement chargé de sens symbolique. Autant dire que tout est dans le contexte et dans les formes d'appropriation du blanc. C'est Henri IV qui, en 1589, en adoptant l'écharpe blanche des huguenots, donne le signal pour le transfert de l'insigne du parti au niveau de l'État. Le blanc concrétisé dans l'écharpe devient finalement, grâce aux gestes symboliques à répétition du nouveau roi, mais non sans résistances et recours à des alternatives dans le camp catholique (la sainte Croix, en particulier), un sémiophore national en quelque sorte intrinsèquement « neutre » sachant réunir catholiques et huguenots sous l'autorité du roi. Le blanc devient ainsi le symbole d'une monarchie qui a réussi à imposer la paix entre les sujets de deux confessions rivales. Mais assez rapidement la valeur consensuelle du blanc est assujettie à une nouvelle appropriation : Louis XIII et ses successeurs occultent l'origine huguenote du blanc et l'accaparent comme la couleur propre de la monarchie catholique. Il restera, jusqu'à la Révolution, la couleur politique et symbolique de France, autant à l'intérieur que pendant les guerres à l'étranger. Dans la longue durée de la couleur comme sémiophore, l'épisode huguenot du blanc, lourdement chargé de sens, certes, et politiquement décisif, n'apparaît, tout bien pesé, que comme un intermède du point de vue emblématique.

- 2 Analysant finement les sources visuelles et textuelles, mémoires et histoires autant que pamphlets et occasionnels, D. Turrel mène le lecteur avec aisance à travers le dédale des événements et des partis, de leurs valeurs emblématiques, interprétations symboliques et niveaux de lecture. Ce beau livre, bien écrit, sur la couleur blanche comme sémiophore sociopolitique s'insère dans la meilleure tradition de l'histoire culturelle française. Il est réussi tant sur le plan conceptuel que par ce qu'il entend démontrer, à savoir qu'il est essentiel de s'ouvrir à la dimension symbolique des objets, paroles et gestes, à tous les niveaux, et aux jeux entre le sacré et le profane, si l'on veut comprendre les processus de formation identitaire. Comme tout bon livre, cette riche enquête appelle des approfondissements. On ne peut que souhaiter son prolongement dans deux directions complémentaires. La victoire du blanc se réalise, en effet, au moment même où le noir triomphe dans les codes vestimentaires des élites un peu partout en Europe, et où ces deux anti-couleurs ou non-couleurs prennent une place grandissante dans un monde jadis bien plus bariolé. D'autre part, le blanc ne triomphe pas seulement dans la symbolique de l'État. Comme le signale, ici et là, D. Turrel elle-même, il s'investit dans de nombreux autres champs de la réalité quotidienne. L'enquête pourrait donc s'approfondir par une recherche plus ample sur tous les domaines de la société qui se sont trouvés progressivement blanchis : pierres, façades, statues, étoffes, linge, meubles peints, murs d'églises, perruques, papier, viandes, et jusqu'à la peau humaine elle-même. Il se pourrait bien qu'une dimension anthropologique encore plus profonde se cache derrière la politique du blanc de France.